

Prolégomènes

« ...une louve, qui rodait dans les parages, entendit des cris, et découvrit l'enfant nouveau-né couché dans le fossé d'enceinte. La louve avait bon cœur.

— Si je le laisse ce pauvre petit ici, il va mourir de froid et bien que j'aie déjà dix louveteaux, une bouche de plus ou de moins à nourrir, ce n'est pas grand chose, et, d'ailleurs, il va amuser mes enfants.

L'enfant grandit donc au milieu des jeunes loups, jouant avec eux dans les clairières ; il était heureux et les considérait comme ses frères.

Au château, maintenant, l'union d'Hugdietrich et d'Hildegonde est reconnue par le père.

Un jour que le chevalier poursuit un sanglier dans la forêt, il aperçoit un enfant jouant avec les louveteaux et reconnaît son fils grâce à la chaîne d'or que sa mère lui avait mise au cou avant de l'abandonner.

Fou de joie, il prend l'enfant en croupe et le ramène au grand galop à sa mère.

Hildegonde, qui avait souvent pleuré son fils perdu si lâchement, voit en son retour le pardon de sa faute et embrasse son enfant. Elle décide aussitôt de l'appeler Wolfdietrich, après avoir entendu le récit de son époux.

Mais Wolfdietrich a toujours habité la forêt ; il n'aime pas les hommes qui se moquent de lui et le surnomment « Le Loup ».

Ses propres frères eux-mêmes refusent de partager leurs jeux avec lui ;

— Tu ne peux être notre frère, puisque tu es un loup, un vilain loup... »¹.

¹ *In Contes et Légendes d'Alsace – Emile HINZELIN – éd. Nathan.*

Lundi était toujours une autre histoire, il fallait y retourner et je devais me priver de Clara comme de ma liberté. Chaque fois, en bas de l'immeuble, je la regardais s'éloigner en direction de Maison Blanche puis, je prenais invariablement la courbe vers l'Ouest.

— Encore un de pris ! Dis-je en guise de consolation pendant que j'empruntais l'Avenue de Choisy et son square aux tôles rouillées disséminées comme des lames désordonnées.

C'était un trait d'union entre deux mondes qui ne se ressemblaient pas. Le temps avait sacrément passé depuis mon arrivée à Paris. Je faisais un crochet par le studio qui n'était pas très loin pour vérifier que tout allait bien, comme d'habitude. Je devais nourrir mon chat abandonné le week-end qui attendrait derrière la porte dès que j'aurais fait le premier pas dans l'immeuble à l'entrée écaillée par le temps. J'aimais bien cette sorte de vitrail entouré de fer noir du palier, c'était aussi pour ça que j'avais choisi ce logement, il avait du cachet comme on dit. Lototte était bien là et m'accueillait avec ses borborygmes en forme de questionnement. Je devais une attention particulière à ce témoin silencieux et fidèle, d'une fidélité qu'elle ne trahirait jamais. Tout allait bien et j'en profitais pour refaire les niveaux. Deux tours de clés plus tard, je dévalais les marches en courant, j'étais en pleine forme. Je jetais un coup d'œil rapide à la boîte aux lettres, il y avait des pubs, quelques factures et un recommandé qui arrivait de mon Alsace natale. J'avais un peu de temps pour passer à la Poste du coin, jaune et sale avec ses files d'attentes. Il n'y avait pas trop de monde et je prenais patiemment rang en direction de l'employée la moins aigrie en apparence qui

était arc-boutée sur ses papiers. Le feu passa au vert et je m'approchais avec crainte de la dame fraîchement doucée et encore aimable à cette heure de la journée. Elle me remit un paquet contre une signature et un sourire, son chemisier faisait Monoprix. L'enveloppe était rédigée à la main d'une écriture d'homme pressé. Je l'ouvrais avec curiosité et découvris des feuilles jaunies et une lettre que je lisais à la hâte en marchant

« Russelhouse, le 10 juin 19xx.

Mon cher Henri,

Je t'écris ces mots en forme d'adieux que je souhaite malgré tout provisoires. Je pars. J'en ai assez d'être ici. Je sais que tu comprendras mon geste. Tu m'as toujours compris. Tu es celui qui me connaît le mieux sur cette foutue Terre. J'espère que je serai heureux où je vais. Ne sois pas triste si je ne te donne pas ma destination. Après la mort de mon père, j'ai fini par fouiller la malle du grenier (tu sais, celle avec les gros clous dessus). J'ai souvent pensé à notre enfance. Elle fut belle malgré nos manques. Je sais que c'est elle et notre amitié qui me donnent la force d'oser ce départ aujourd'hui. Je ne peux plus vivre ici. Tu as bien fait de partir. Ne m'oublie pas vieux frère. Prends bien soin de toi.

Christophe. »

— Place d'Italie ! Entendis-je en écho.

Les grilles en croisillons s'écrasaient sur les carreaux blancs comme des rouleaux de barbelés. Je descendais machinalement l'escalier jusqu'à la station, un peu hagard malgré tout, mon papier kraft en poche. Mes semelles étaient de plomb et une pression énorme venait de l'intérieur en même temps que cet air irrespirable qui m'encerclait sournoisement. Je poussais la porte aux bou-

dins caoutchouc, celle de l'entrée des wagons à bestiaux juste après les tiges en inox, tout au bout du tuyau.

— Je n'ai pas le choix... Pensais-je en contractant mon ventre, quand faut y aller !

Ça me rappelait mes débuts, mes premières apnées à cet endroit précis quand je ne pouvais faire autrement que de gober une bouffée de cet air qui me répugnait.

Je ne pourrais plus tenir si longtemps aujourd'hui. Je m'étais habitué, tant pis. Tout était devenu normal, routinier, banal même. Finalement, on s'accommode de tout, comme la grenouille dont m'avait parlé Jean-François.

— Elle s'adapte en permanence à son environnement et à la température ambiante, de sorte que si tu la mets dans de l'eau qui chauffe à feu très doux, elle va finir par cuire toute seule ! Avait-il lâché d'un ton docte.

— J'espère que je trouverai la force de sauter à temps !
Avais-je répondu.

— Ça, c'est moins sûr ! Avait-il souri.

Il avait presque eu raison, question de déterminants et puis question de temps, de manque de lucidité aussi. De toute manière, je n'aurais pour seule réponse que vingt minutes qui me séparaient de la Tour, durant lesquelles je me livrais à mon traditionnel monologue. Au début, je lisais, mais lire de bons livres par bribes c'était trop frustrant. Alors, je me suis rabattu sur des petites choses sans prétention qui m'ont permis de découvrir quelques talents mais rien de bien fondamental. Puis, progressivement, je me suis surpris à étudier le snobisme ambiant qui consistait pour certains à exhiber un livre comme on porte une médaille : pendante avec l'air de ne pas en avoir. C'était à celui ou celle qui détenait l'ouvrage le plus rare, le plus gros ou le plus compliqué. Je voyageais ainsi aux côtés de Proust, de Kafka et de quelques Classiques, un peu désolé de les voir exhibés comme des pin's sans intérêt.

Un jour, j'ai renoncé, complètement, j'avais fait la bascule et, la lassitude avait gagné : je subissais le tracas lent

du Métro et me livrais à temps plein à mes observations. Je m'essayais à l'anthropométrie sociale. Pourquoi ? Pour m'évader, sortir du wagon coûte que coûte et entrer dans des vies que je ne connaissais pas. Parce que tout était là et que tout fonctionnait comme une sorte de modèle, le wagon était mon laboratoire. Dans un premier temps, je définissais un périmètre d'analyse à une, deux ou trois personnes, à une section ou à l'ensemble. J'étais libre de l'objet de mon étude sur lequel je travaillais tous les matins et tous les soirs et j'avais des satisfactions. Je dénichais toujours le vrai riche et le faux ; le nouveau pauvre ; le beau, jeune ou vieux et le laid ; ceux qui croyaient tant de choses d'eux-mêmes sans lucidité. On rectifiait un nœud de cravate devant moi, des boutons de veste, une montre ou un bagage, le paraître, toujours. Le triste côtoyait le drôle ou pas, qui s'exprimait devant le grand ou le petit, le gros ou le maigre. Le charmeur aguichait la Belle comme la Bête sans vergogne, leur faisait les yeux doux ou leur pinçait les fesses. L'humanité entière était représentée dans ce microcosme roulant. Je découvrais progressivement l'effet de l'environnement sur les gens, celui des déterminants sur leurs vies. A la fin, d'un seul coup d'œil, j'établissais un trajet de sorte que plus personne ne pouvait masquer une carence ou un drame par l'exaltation d'une qualité. Je voyais tout. Je les débusquais tous, je les mettais à poil parce qu'ils déambulaient simplement comme moi dans la vie. Il suffisait de trouver la clé et pour cela, un simple indice suffisait. On ne peut pas cacher sa vraie nature, pas longtemps, pas avec moi. Hargards, les yeux brouillés par la lumière sourde des jours gris parisiens, nous tentions de faire nos vies, c'était notre seul point commun. Mais moi, j'étais ailleurs, j'étais décalé.

— Vous êtes cette ampoule jaune au-dessus de vos têtes ! Criaient ma voie intérieure pour les alerter, pas la moindre lueur d'espoir.

— Sautez ! Sautez vite de ce wagon qui crisse et vous rend sourd ! Hurlais-je sans bruit : rien à faire. Je ne m'asseyais jamais, c'était décidé, on ne m'y prendrait pas et j'ai respecté ce pacte jusqu'au bout. Je ne courais pas non plus pour attraper une rame, ça me rassurait, parce qu'un jour j'aurais le courage d'y aller. J'allais leur montrer le chemin, il suffisait qu'il y en ait un, non ? Les autres suivraient, c'était obligatoire. Je bondirais avant la station finale, je ferais un saut superbe, le plus beau soyons-en sûrs, celui de l'ange. D'un seul coup de reins, d'un seul, avant que les portes ne se rabattent sur moi, je savais que j'avais cinq secondes pour y aller avant que le loquet ne claque comme un fusil après la sonnerie, j'avais fait mes calculs. Mais personne ne bougeait, à commencer par moi, je n'ai jamais rien fait et mon théâtre n'était qu'une désolation. Pourtant, j'aurais voulu leur dire, pour la grenouille, j'aurais voulu leur expliquer ce qui les attendait, mais rien à faire, le silence était partout. L'homme à ma droite ressemblait à un oncle, il devait bien être l'oncle de quelqu'un tout de même. Il était impeccable et ce rôle lui allait comme un gant. Mais l'Oncle avait grossi et sentait la sueur et la cigarette dans un complet trop petit. Je le baptisais l'Homme-Oncle. Une dame se tenait de l'autre côté, qui portait une fourrure dans les tons marrons d'où un carré dépassait, négligemment calculé. On sentait qu'il y avait du boulot et qu'elle voulait faire bon genre mais quelque chose n'allait pas, quelque chose dérangeait, elle faisait Peuple. Je ne voyais pas ses jambes à cause du monde mais j'imaginai bien qu'elle ait forcé le trait là aussi : il devait y avoir au bout une paire de chaussures vernies à languette carrée. Je n'aime pas ces souliers, je n'aime pas non plus les bas blancs qui collent bien à la peau. Son visage était sans fraîcheur et plaqué sur des yeux larmoyants cerclés de noir. Le tout souffrait de vide mais il semblait que le gauche perçait un peu plus.

— L'âme semble toujours là...Me dis-je. Comment peut-elle bien s'appeler ? Il aurait suffi pourtant que je l'interroge, mais peu m'importait. Pour moi, ce serait la Femme-Œil, qu'elle soit contente ou pas de son sort, c'était pareil. Elle avait une tête de court-métrage qui avait connu un tas de choses dans sa vie, peut-être pas finalement.

— A quoi peut-elle bien penser ? Me demandais-je, aux rêves enfouis de son enfance ? A ceux de la jeune fille qu'elle était ? A ses fantasmes inassouvis ? A la vieillesse ? Peut-être pas, peut-être rien, son monde n'était peut-être qu'une désolation, à cause du devoir sans doute. Mais une chose était sûre, la Femme-Œil gagnerait le final parce qu'elle me laisserait là, sans vergogne. Les femmes laissent toujours comme ça, elles sont courageuses, dit-on, l'homme est plus lâche.

— Et si l'œil n'était qu'un périscope, rien de plus ? Juste l'instrument de sens qui s'éteignaient lentement. Je faisais un rapide tour de piste, à part l'Homme-Oncle et la Femme-Oeil, rien ne m'attirait plus, tout était blafard et uniforme. Il faut dire que je n'étais pas non plus disposé à de grandes analyses. Le courrier de Christophe m'avait perturbé et je tentais de garder quelque civilité malgré la foule que je trouvais vaine et stérile et qui m'exaspérait. Un musicien entra enfin dans un sourire figé. Il allait me divertir un peu et donner du relief à la scène. Armé d'un accordéon HONNER aussi jaune que ses dents, il était gris des cheveux jusqu'aux moustaches. Tout, sur lui, semblait installé définitivement, l'homme était limpide et transparent. Sans prévenir du tout, il se mit à courir des doigts sur les touches à toute allure, adossé aux battants de la porte aluminium d'où il déversait mécaniquement ses cascades sonores dans un jeu de dupe qui était douloureux. Il tentait d'affronter la vie de face et se dandinait de la gauche vers la droite, suspendu à des bretelles de cuir élimées par le temps. C'était l'instrument qui tenait le bonhomme debout

et je me demandais qui actionnait le tout au-dessus de sa tête. La scène était cruelle, notre métronome ne figurait aucune autorité, aucune sanction, aucun jugement, aucune menace de promotion contrariée non plus, il n'était rien que lui-même, un mélange étrange d'extrait de parfum, de laine mouillée et d'air pulsé, des notes frappées à la hâte devant des inconnus.

— Qu'il aille au diable ! M'exclamais-je intérieurement.

Ce matin-là, le trajet était particulièrement long et pénible. Je plongeais la main dans ma veste pour sentir le paquet qui était bien en place. Je le gardais pour le Luxembourg, c'était là que je me repliais pour les choses importantes parce que j'étais mieux dehors. Je m'y sentais bien, j'étais en sécurité. Avec Christophe, c'était l'enfance qui s'en allait, j'avais déjà ressenti ça par le passé lors de mes départs.

— Excusez-moi ? Entendis-je d'une voix nasillarde et hachée sur ma droite, c'est RASPAIL la prochaine ?

— Oui, répondis-je sans voir qui questionnait ainsi.

La porte claqua, le saltimbanque partait, je ne voyais que son dos et n'avais pas vu ses yeux, notre termitière avait quelque chose d'infâme. Nous étions sous DENFERT et son lion quand le Métro s'arrêta d'un seul coup, stoppant net notre ballet sans grâce. Je retrouvais mes cobayes : la Femme-Œil avait réagi par un changement d'intensité dans le lobe et l'Homme-Oncle était écarlate, un transport de sang au cerveau sans doute. Ils étaient là tous les deux et j'étais rassuré, je commençais à m'attacher, promiscuité oblige. De plus, je les trouvais marrants parce qu'ils s'étaient complètement aplatis.

— Encore le suicidé du lundi... Détonna une voix au fond. Comme si on avait que ça à faire... Nous n'étions pas à une ignominie près. Et voilà, le tunnel ne nous cracherait pas sur les murs oranges bariolés du fonds, pas de tableaux de céramique moutarde, pas de parois voûtées,

pas d'affiches arrachées de Comédie Française, ni de timbre rouge « 1680 » non plus. Il n'y avait que les murs d'alcôves au loin et cette marée humaine agglutinée dans un fatras de tissus bigarrés.

— Comme si l'endroit se prêtait aux confidences, pensais-je.

Il fallait attendre, c'était la seule solution. Pas de fuite possible, pas de combat non plus, et les autres qui allaient s'exprimer. J'avais déjà vécu cette situation, ils allaient progressivement s'énerver, pas moi. Puis la température allait monter sous les commentaires idiots, elle montait toujours à moins qu'un courageux ou une courageuse ne trouve la force de se lever et de basculer les petites vitres aux bouts arrondis dans un geste héroïque. Je guettais ce nouveau Messie mais personne ne se manifestait pour l'instant, il n'y avait qu'une armée immobile aux reliefs de cadavres. L'auréole de buée augmentait tranquillement. Cette fois encore, ça avait l'air sérieux, l'arrêt se prolongeait et il n'y avait toujours pas d'annonce. La situation devenait intolérable à cause du contact des corps. Nous étions serrés, trop serrés et moi, je n'aime pas le contact physique, probablement parce que je n'aime pas les gens, c'est ça en fait. Tout autour, on soufflait pendant que je m'ennuyais. Je cherchais à voir quelque chose au-dehors mais rien, juste le feu rouge et le panneau blanc et noir carré qui se brouillaient petit à petit. Les câbles qui couraient le long de la paroi comme des rats aplatis en ficelles commençaient même à disparaître. Ils relayaient le pointillé artificiel des néons du tunnel. Tout s'engourdissait lentement dans un flou cotonneux où je perdais progressivement conscience des lieux et des gens. Je repensais à Christophe, à l'enfance et à cet air givré de campagne qui pénétrait par les irrégularités de la fenêtre mal isolée quand l'hiver était au rendez-vous, qu'il recouvrait la vallée de son manteau neigeux, discrètement, en silence. Quand je sentais cette fraîcheur si particulière, des trans-